

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## L'autre côté du monde

Bianca Côté, *Carnets d'une habituée*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 114 p.

Madeleine Gagnon, *Le deuil du soleil*, Montréal, VLB éditeur, 1998, 182 p.

Francine Bordeleau

Number 92, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37892ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bordeleau, F. (1998). Review of [L'autre côté du monde / Bianca Côté, *Carnets d'une habituée*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 114 p. / Madeleine Gagnon, *Le deuil du soleil*, Montréal, VLB éditeur, 1998, 182 p.] *Lettres québécoises*, (92), 30–31.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Bianca Côté, *Carnets d'une habituée*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 114 p., 14,95 \$.  
Madeleine Gagnon, *Le deuil du soleil*, Montréal, VLB éditeur, 1998, 182 p., 17,95 \$.

# L'autre côté du monde

Une femme observe l'existence dérisoire de chacun et en tire la matière d'un livre. Une autre femme recense ses morts et en tire l'essence même de l'écriture.



RÉCIT  
Francine Bordeleau

**T**OUT AURAIT COMMENCÉ DANS UN CAFÉ. La narratrice le fréquente régulièrement, en habituée discrète. Elle ne parle guère aux autres, à tous ces gens qui viennent ici et ont « cessé de se demander : "Qu'est-ce que rater sa vie ?" » Présence silencieuse, voire immobile, elle regarde, observe et écoute. Elle se tient ainsi « au milieu de ceux qui ont si bien raté leur vie qu'ils l'ont réussie », épiant leurs gestes. Ramassant les miettes de ces existences éparses comme elle ramasse les miettes échappées du grille-pain, et qui lui rappellent qu'elle vit seule. C'est d'abord l'automne. Puis la fin de décembre. Dans le froid durablement installé, le rituel du café prend toute son importance. Puis ce sera l'été. Les vacances. Changement d'habitudes : le café, où afflue une nouvelle clientèle, n'a plus le même visage. Reviennent ensuite l'automne et les sorcières d'Halloween. Une année passe et on se demande comment, tellement le temps — le temps est-il autre chose qu'une notion à meubler ? — semble statique.

Chez Bianca Côté, l'existence s'écoule lentement, au rythme du café bu religieusement. Sa narratrice économise les gestes. Des riens — aller à la pâtisserie portugaise, s'attarder dans les boutiques, lire *Le Devoir* du vendredi... — accaparent la conscience et, partant, l'espace textuel. Le livre est ainsi constitué de fragments très brefs où les petits faits quotidiens alternent avec

des réminiscences de l'enfance et des commentaires sur les clients du café, sur les conversations entendues. Elle, personne ne la voit. En tout cas, elle fait en sorte que les regards ne s'arrêtent pas sur elle. « Je ne suis pas de celles qui veulent être vues, je crois trop que la transparence est la forme achevée de la paix », dit-elle d'ailleurs.

Des couples, des femmes, des comédiens, clients de passage ou habitués, s'installent aux tables voisines. Un « homme aux lunettes rondes » écrit ou lit son journal, habite l'espace à la manière d'un leitmotiv. De cette faune urbaine sans signe particulier — si ce n'est le désœuvrement —, Bianca Côté rend compte avec une écriture minimaliste, dépouillée. Mais ne serait-elle pas trop dépouillée, justement ? Parfois une métaphore s'échappe. Parfois le texte est saisi d'une certaine densité. Moments trop rares arrachés à l'insignifiance des choses.

Le style, le décor et même la couverture de *Carnets d'une habituée* font penser au *Manteau de la femme de l'Est*, de Danielle Roger (publié aussi par Les Herbes rouges, l'an dernier). Mais alors que l'économie de moyens pratiquée par M<sup>me</sup> Roger, représentante d'une certaine postmodernité littéraire, parvenait à suggérer beaucoup, celle de Bianca Côté tourne un peu à vide. Lecture faite, on aura l'impression persistante d'une paresse dans la forme fragmentée qui nous est pro-

posée ici. On aurait aimé que cette écriture de la litote qui effleure les petits riens conduise vraiment quelque part, peut-être vers ces choses cachées que dissimulent les habitudes et que Bianca Côté, parfois, a devinées.

## La marche de la mort

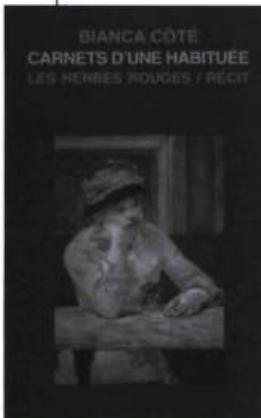
Le dernier livre de Madeleine Gagnon nous convie à un propos autrement puissant. Comme elle l'a souvent fait dans le passé — le meilleur exemple en étant peut-être *Les cathédrales sauvages*, publié chez VLB en 1995 —, l'écrivaine puise à même une matière autobiographique pour conduire à un livre d'une rare densité.

*Depuis six mois les morts d'êtres aimés ont été si nombreuses que la mort en personne a fini par se manifester comme une évidence mystérieuse que les mots écrits devaient suivre à la trace,*

explique-t-elle au début de ce parcours, dans une sorte de liminaire intitulé « Moraisons ». Nous sommes le 3 janvier 1995. Madeleine Gagnon quitte l'essai sur l'écriture poétique amorcé il y a trois ans et qui a pour titre *La passerelle des mots*. L'appel de la mort se fait désormais plus pressant, impératif même ; « l'Absent », qui maintenant accapare tout, qui maintenant dévore l'existence, commande à l'écrivaine une autre œuvre.

À quoi ressemblera-t-il, ce livre ? « L'écriture seule me le dira. » En fait c'est la mort « qui dicte et elle n'est pas légère, la mort en acte ». Et Madeleine Gagnon d'insister : « Je l'ai dit : ELLE se trouve présentement dans la maison de l'écriture — ma maison d'écriture à moi — comme une personne qui dicte et ordonne. » Ainsi se construit le texte, à coups de retours patients sur les mots, les phrases, à coups de répétitions et de récurrences. Le procédé accentue le lyrisme du récit, lui donne parfois le rythme d'une mélodie. Et on aura ainsi l'impression que Madeleine Gagnon parvient à restituer la musique de la mort, à s'accorder à cette musique : notion vague et floue sans doute, que la poésie si particulière du *Deuil du soleil* nous permet néanmoins d'appréhender. Car dire la mort, c'est en somme exposer l'écriture à l'indicible et à l'absence ; voilà une entreprise périlleuse qui n'est pas sans trouver dans le poétique un lieu privilégié.

Il faut dire la mort parce qu'en se saisissant des êtres chers, en les envoyant dans l'inconnaissable et le néant, elle a tout envahi chez celle qui reste. Absence têtue d'un côté, présence entêtante de l'autre : n'est-ce pas là la plus grande, la plus implacable des cruautés ? C'est de cela que devra se charger le deuil, mot qui revêt de multiples nuances toutes explorées par ce recueil formé de treize textes hybrides mélangeant la prose, la poésie, la réflexion.



Bianca Côté

Le travail de l'écriture facilite le travail de deuil à cause du combat engagé à la fois contre et avec la mort. Au début, alors que l'écrivaine recense ses absents — ils sont nombreux, on l'a dit —, il y a la tentation du désespoir, de l'anéantissement, la tentation de se laisser happer par le silence (de la mort). Au début on pourrait de toute éternité rester immobile, dans un temps suspendu ; contre cette envie persistante il faut lutter. Où trouver la force de continuer et de suivre la marche du temps ? Dans l'écriture ? Ce serait simplifier la démarche de Madeleine Gagnon, car pour elle l'écriture n'a pas valeur d'exutoire, elle se situe bien au delà de cette fonction :

*Comme chaque fois avec l'écriture, quel que soit le sujet, il y a, au-dessus de tout abîme aperçu avec vertige, l'irrésistible attrait des cimes, les pas à gravir, la jouissance, mot à mot, de l'ascension.*

Puis :

*Pour dire le ravissement de la montée avec les vocables, puis avec les phrases en cordages, puis avec les paragraphes qui sont des haltes, j'ai dû un jour m'inventer un mot — pas dans le dictionnaire : le gravisement.*

Ce « gravisement », on le voit à l'œuvre dans *Le deuil du soleil*, chaque phrase semblant prendre appui sur la précédente, et la phrase apparaissant comme une victoire arrachée aux silencieuses tenailles de la mort...

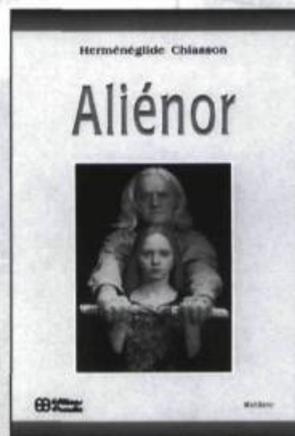
Brisée par l'absence, l'auteure invoque le souvenir des absents. C'est

d'abord de cette façon apparemment paradoxale que sont mis à distance le désespoir et le mutisme. Rappelé au monde par le souvenir, il redevient donc vivant, cet étrange convoi funèbre composé de tous ceux qui comptaient et qui sont disparus parfois depuis plusieurs années. Ainsi de son amie la journaliste Mireille Lanctôt, morte le 3 janvier 1984...

*Le deuil du soleil*, commencé onze ans plus tard — jour pour jour —, s'étend jusqu'à la fin de l'année 1997. Tout au long de ce « livre des morts » apparaîtront périodiquement les « marques du temps, celui qui passe et celui qu'il fait ». Madeleine Gagnon interroge le sens de ces « repères incantatoires » qui deviennent autant de « guides éclaireurs sur le chemin des phrases ». Chemin où marchent, par ce « gravisement » qu'est l'écriture, les figures aimées et disparues emportées par la maladie, l'épuisement de l'âge, le suicide... Dans un texte, c'est Marguerite Duras qui revient ; les deux écrivaines s'étaient rencontrées au Québec en 1980, s'étaient immédiatement liées d'une intense quoique brève amitié, et M<sup>me</sup> Gagnon fait revivre ce voyage de Montréal à Charlevoix avec une Duras avide de vin et de paroles. À l'instar de cette séquence consacrée à Duras, *Le deuil du soleil* fait surgir de la mort une série de visages décrits dans ce qu'ils avaient de plus vivant. Hommages émouvants, qui se terminent par ceux rendus à la mère (dans « La vie est une étoile ») et au père (« Le deuil du soleil »). À la fin on aura pris part à une expérience intime, sublimée par l'écriture, une expérience qui, grâce à l'écriture, devient universelle, essentielle même pour nous qui sommes du dehors.

# Nouveautés

**Herménégilde Chiasson**



THÉÂTRE ♦ 110 p. ♦ 12,95 \$

*Les autres écriront ton histoire.*

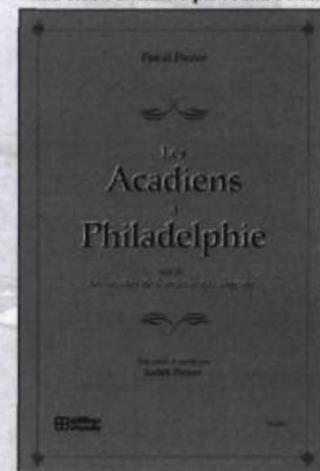


POÉSIE ♦ 150 p. ♦ 16,00 \$

*Un jour, il va bien falloir s'attaquer à l'inquiétant désordre du monde.*

**Pascal Poirier**

texte établi et annoté par Judith Perron



THÉÂTRE ♦ 130 p. ♦ 19,95 \$

*À qui questionnera : nous sortons de naufrage.*